

Compte rendu par Michel Cornu
www.contrepointphilosophique.ch
Rubrique Bibliothèque
20 février 2011

**Georges CORM, *L'Europe et le mythe de l'Occident. La construction d'une histoire,*
La Découverte, Paris, 2009, 320p. (Coll. Cahiers libres)**

**Georges CORM, *Le nouveau Gouvernement du Monde. Idéologies, structures,
contre-pouvoirs,*
La Découverte. Paris 2010, 299p. (Colle, Cahiers libres)**

Pourquoi présenter ensemble ces deux ouvrages ? La date rapprochée d'édition n'est pas une justification suffisante. Il y a, en fait, un lien intrinsèque entre ces deux livres : c'est dans l'histoire de l'Europe et la construction de l'Occident qu'il faut chercher les origines du néolibéralisme actuel :

«Les voies d'une réflexion nouvelle sur les problèmes du monde ne pourront être ouvertes que si disparaissent les fantômes des vieilles querelles dogmatiques qui ont déchiré l'Europe, avant d'être importées dans les autres continents et les autres cultures»¹

«Nous sommes ici au cœur de l'idéologie de la globalisation telle que pratiquée depuis les entreprises coloniales de certains Etats européens partis à la conquête du monde, sous prétexte d'assurer le bonheur de l'humanité.»²

Que cette idéologie perdure nous semble, sinon démontré, du moins indiqué par les propos d'un historien britannique à la mode, Niall Ferguson, dont Georges Corm nous rapporte la conception affirmant que la globalisation économique est un bienfait suprême pour l'humanité, *«mais qui se lamente du fait que le monde ne dispose pas "d'une puissance hégémonique authentique", à l'instar de l'Empire britannique, qui pourrait imposer par la force les conditions de réussite de la globalisation que défient les Etats dit voyous (rogue States) de la planète.»³* Pour Ferguson, il ne fait aucun doute que l'empire britannique a apporté le bonheur à l'humanité du XIXe siècle.

Il y a encore une autre raison à lier ces deux ouvrages : leur qualité. Georges Corm vit au Liban où il fut deux ans ministre des finances. Il est titulaire d'un doctorat en droit de la Sorbonne et d'un diplôme de l'Institut d'Etudes politiques de Paris (section économique et financière). C'est un homme d'une immense culture, marqué par la tradition française des Lumières, et d'une grande probité intellectuelle. Ces deux livres sont des ouvrages critiques qui se situent hors polémique ou approximations de phénomènes immédiatement évidents et des reproches à la mode faits au système (salaire des traders, blanchiment d'argent, par exemple). L'auteur cherche, à travers une critique sans concession, et en cela son livre intéresse le philosophe, les causes "premières", si je puis dire, de la globalisation mondiale.

¹ G. Corm, *Le nouveau gouvernement du monde*, p.278

² *op.cit.*, p.281.

³ G. Corm, *L'Europe et le mythe de l'Occident*, p. 276

Cette exigence critique implique de ne pas exclure l'autre au nom d'une appartenance quelconque. G. Corm cite ce beau passage de Marc Crépon qu'il fait sien :

«Penser de façon critique, c'est tout le contraire de penser en fonction de son appartenance à un sol, à une tradition, à une famille, -et sans doute même, mais c'est là une toute autre question, à une langue. Plus encore, c'est récuser même l'idée d'appartenance en excluant toute référence légitimante à une identité quelle qu'elle soit. Qui choisit librement de penser de façon critique ne peut justifier sa pensée et esquiver la critique en se réfugiant derrière une identité quelconque (peuple, nation, etc.). Il doit tout au contraire en refuser le déterminisme et s'en protéger par le principe d'une hospitalité maximale à la pensée d'autrui, où seuls des critères intellectuels (le sérieux de l'argumentation) entrent en ligne de compte.»⁴

Cette honnêteté intellectuelle se couple d'un souci d'action à travers une pensée engagée qui lutte à sa manière contre les dysfonctionnements actuels du marché, dit "libre", et qui nous mènent dans une impasse mondiale. Pour mener cette critique, G. Corm revisite l'histoire de l'Europe à partir d'un lieu privilégié :

«Peut-être le regard d'un non-Européen, familier de la culture européenne acquise et non innée, sera-t-il utile aux Européens, mais aussi à tous ceux qui ne pensent pas que la pensée politique européenne a épuisé toute son énergie créatrice ou fécondante des autres modes et formes de pensée politique.»⁵

Dans cette perspective, G. Corm insiste de manière récurrente sur la nécessité de décloisonner les sciences humaines toutes organisée sur la dichotomie, "Occident – Orient".

Qu'a voulu faire Corm dans *L'Europe et le mythe de 'Occident'* ?

«J'ai tenté d'ouvrir dans cet essai un espace nouveau de réflexions communes entre cultures européennes et non européennes, à travers une relecture de l'histoire de l'Europe, libérée des canons qui lui ont été appliqués au cours des deux derniers siècles.»⁶

Comment l'Europe a-t-elle pu produire et Mozart et Hitler ? C'est un des thèmes récurrents de cet ouvrage que de dégager la part d'ombre de celle de lumière. Or, l'histoire de l'Europe, telle qu'on l'établit depuis le XIXe siècle, construit un mythe : celui d'une Europe et, au XXe siècle d'un Occident, comme espace d'une civilisation homogène et rationnelle. Dans les deux ouvrages, critique est faite de l'aspect idéologique recouvrant la réalité sociale.⁷ G.

⁴ Marc Crépon, *les Géographies de l'Esprit*, pp.171-172, Payot, Paris, 1996. Cité par G. Corm in, *L'Europe et le mythe de l'Occident*, p.44

⁵ *Op.cit.*, pp.18-19.

⁶ *Op.cit.*, p.299

⁷ «Comme dans l'analyse de l'apport du christianisme, le discours occidentaliste qui plane sur toutes les sciences humaines depuis le XIXe siècle confond le niveau d'analyse du réel social et politique avec celui de l'imaginaire idéologique, mélange les époques historiques et les contrées géographiques les plus hétérogènes et les plus éloignées les unes des autres : l'appel à la pleine liberté de l'individu, affranchi de ses liens

Corm appelle cette attitude idéologique une «*stylisation de l'histoire européenne et la construction d'un mythe d' "occidentalité" .*»

En quoi consiste le fondement de ce mythe : faire croire à une homogénéité de l'histoire européenne en sous-estimant tout autant les violences internes qui n'ont cessé jusqu'au milieu du XXe siècle de traverser cette histoire, et en négligeant les apports, les influences autres que les judaïques et gréco-romaines.

Croisades, guerre des religions, conquête du Nouveau Monde, colonialisme, les pensées millénaristes et téléologiques régnant en Europe produiront des violences intrinsèques qui seront bientôt exportées. C'est ainsi que Corm critique, par exemple, la pensée historiciste et téléologique de Hegel.⁸

L'Europe est donc constituée d'une face d'ombre qui répond à sa face lumineuse. Du côté de la face d'ombre, ce que Corm appelle le romantisme :

«Mais c'est aussi –nous y reviendrons - le romantisme et le mysticisme allemands qui introduiront, au XIXe siècle, des formes de pensée violemment hostiles à la conception du monde issue du libéralisme anglais et de la philosophie des Lumières à prétention universelle développée par les encyclopédistes français.»⁹

Effectivement, Corm revient souvent sur ce jugement général. Ainsi y aurait-il d'un côté les Lumières françaises et de l'autre le Romantisme allemand. La Russie, quant à elle, est influencée par les deux courants et se divise entre Occidentaux et Slavophiles.

L'esprit des Lumières va se perdre au XIXe siècle. L'auteur, qui, bien inspiré, montre que la plus grande œuvre civilisatrice de l'Europe se trouve dans la musique, oppose *La Flûte enchantée*, «*sommet de la face glorieuse de l'Europe*» à la fascination que le personnage de Faust va exercer au XIXe siècle, et, bien sûr, à Wagner dont la musique serait influencée par Nietzsche et signe de décadence.¹⁰

traditionnels –appel tout à fait honorable et même exaltant -, est ainsi réconcilié de façon artificielle avec une institutionnalisation dogmatique d'un système inégalitaire et injuste dans ses fondements mêmes, dénommé capitalisme libéral ou néolibéral, qui encourage le pillage colonial, prive les peuples colonisés de leurs ressources naturelles, transforme leur économie et leur équilibre écologique au profit de la métropole, les appauvrit, les dépossède, les transporte en métropole pour les transformer en salariés et ainsi augmenter les taux de profit.» *op.cit.*, p.131

⁸ «Aussi, si l'on devait chercher les sources cachées de la pensée de Hegel et de sa philosophie de l'Histoire à la recherche d'une transcendance, c'est moins vers la "révolution" galiléenne, vers Descartes, Spinoza ou d'autres penseurs rationalistes qu'il faudrait se tourner, que vers les diverses formes de pensées eschatologiques développées par le christianisme européen –et que les guerres de religion entre catholiques et protestants contribueront à renouveler quelques siècles plus tard.» *op.cit.*, p.65. N.B. Je laisse aux hégéliens le soin d'apprécier ce jugement.

⁹ *Op.cit.*, p.25

¹⁰ Je ne peux m'empêcher de remarquer ici que G. Corm, tout imprégné de culture française, commet des généralisations abusives dans le domaine du romantisme allemand. Ainsi mêle-t-il "Sturm und Drang" et romantisme, alors qu'il s'agit de deux réalités très différentes. Ainsi met-il sous le même concept de romantisme les trois moments du romantisme allemand qui diffèrent considérablement l'un des autres. Ainsi critique-t-il le côté "völkisch" (en français, synonyme de "raciste") du romantisme contre l'universalisme des Lumières. Il semble oublier que le romantisme est loin de n'être que

Le choc des visions du monde en Europe allait aboutir à la grande déflagration de la Deuxième Guerre mondiale. De la généralisation d'une pensée qui s'oppose aux Lumières, sortira la représentation du judaïsme comme agent du matérialisme moderne. Aussi l'auteur peut-il donner comme titre à l'un de ses chapitres : *Chronique européenne d'un judéocide annoncé*.

Dans les derniers chapitres de son livre, Corm montre la situation de l'Europe dans ce XXI^e siècle commençant. Fort justement, il remarque que, si la critique de la violence exportée de l'Europe est justifiée de la part des pays qui l'ont subie, il ne faudrait pas que cette critique reprenne à sa manière les méthodes de stylisation réductrice. Comment l'Europe, actuelle simple "province" des Etats-Unis, peut-elle retrouver sa place pour jouer le rôle essentiel qui est le sien ? Comment l'Europe, toute dévouée au néolibéralisme, pourrait-elle retrouver ses valeurs, celles des Lumières et des Droits de l'Homme ? N'est-il pas déjà trop tard ? Reprenant les critiques courageuses adressées au FMI par Joseph E. Stieglitz, il avance ceci :

«Peut-on mieux dénoncer les discours politiques arrogants des dirigeants occidentaux, comparés à leurs actions ? Reste à savoir, dans la montée inquiétante des tensions internationales produite par cette politique et ces discours, s'il n'est pas déjà trop tard. Si le drame d'une guerre mondiale future d'envergure, dont l'étincelle partirait des tensions et conflits permanents du Moyen-Orient, n'est pas devenu inéluctable...»¹¹

Dans sa conclusion, G. Corm n'en reste pas à cette interrogation. Loin d'un pessimisme, sa position critique est celle de la lucidité. Elle est toute habitée par le souci de sauvegarder la paix et par l'affirmation de valeurs humanistes :

«Or, ce qu'il est important de conserver pour la paix mondiale, ce sont les concepts qui ont vraiment changé la face du monde, comme ceux de liberté, d'égalité et de fraternité, ceux qui établissent une éthique universalisable et une morale des relations internationales à une vitesse, c'est-à-dire appliquée à tous les Etats, quels

cela, qu'il cherche à situer l'individu dans le Tout, qu'il prend en compte la nature. Qu'il sort d'une Allemagne ravagée et meurtrie par la barbarie des guerres napoléoniennes, d'une Allemagne qui n'existe pas en tant qu'Etat. Qu'on lise ou relise l'admirable *Encyclopédie* de Novalis où l'auteur de moins de trente ans, en précurseur sans doute, développe, contre la méthode purement analytique de la tradition française, une vision holistique. Le romanisme n'est pas simplement contre l'Aufklärung : il est un mouvement qui vaut par lui-même et pour lui-même, qui est mélancolie du Tout Autre, mais aussi révolte contre la domination du philistin bourgeois (voir le livre de Michael Löwy et Robert Sayre, *Révolte et Mélancolie. Le Romantisme à contre-courant de la modernité*, Payot, Paris, 1992). Dans *Dialectique de la Raison*, Horkheimer et Adorno ont bien montré comment la raison de l'Aufklärung, reprise par la bourgeoisie dominante, allait se réduire à la raison instrumentale : n'est-ce pas celle-ci qui permet le néolibéralisme ? Les Lumières furent plus "bourgeoises" que le mouvement à contre-courant du "Romantisme". Et si le mouvement des romantismes, loin de n'être que simple réaction purement nationaliste, était annonciateur d'un mouvement de pensée capital de notre époque : l'écologie ?

¹¹ *Op.cit.*, p. 297.

que soient leur niveau de puissance ou la couleur idéologique de leur régime politique.»¹²

Or, la globalisation néolibérale détruit toutes ces valeurs par le seul souci d'un capitalisme financier qui n'est, finalement, que pur nihilisme. Cette critique du néolibéralisme, Corm la dresse dans le deuxième ouvrage dont nous rendons ici compte.

Le nouveau gouvernement du monde. Idéologies, structures, contre pouvoirs

La globalisation économique a une histoire. D'où l'articulation des deux ouvrages.¹³

Cette analyse critique de la globalisation économique qui constitue le nouveau gouvernement du monde, n'en reste pas aux phénomènes évidents, mais tente de «*mettre au jour les présupposés philosophiques, moraux, idéologiques et anthropologiques qui guident la pensée des néolibéraux dominants, l'enseignement académique de l'économie et les circuits médiatiques*»¹⁴ L'auteur essaie donc d'envisager cette réalité dans la constellation de ses manifestations. D'autre part, G. Corm peut s'appuyer sur son expérience pratique de ministre des finances au Liban. A partir de là, il vise à «*poser quelques questions majeures dont dépendra l'émergence de possibilités de changements suffisamment importants dans le système économique mondial*» (pp. 259-260)

Dans les chapitres centraux du livre, Corm analyse la dogmatique néolibérale (qui «*se présente comme l'inverse de la dogmatique marxiste et fonctionne autant qu'elle sur un mode intellectuel totalitaire*», p.26) en mettant à jour ses axiomes. Pouvant s'appuyer sur sa propre pratique, il ne sera que plus convaincant (mais, qui vit les yeux ouverts, était déjà convaincu) dans sa dénonciation de l'instauration du rôle destructeur des banques centrales, ainsi que celui, lié au précédent, du triomphe du monétarisme :

«Non seulement les banques centrales ont perdu leur fonction première de régulation monétaire et financière visant à assurer la croissance et le plein-emploi, l'approvisionnement régulier en liquidités des économies et la bonne santé des marchés financiers, mais elles se sont érigées en gardiennes sourcilleuses des profits bancaires gigantesques permis par la dérégulation sauvage qu'elles ont encouragées. Elles sont devenues les gardiennes toutes-puissantes de l'économie de rente mise en place par le néolibéralisme.»¹⁵

C'est dans cette perspective qu'il faut comprendre, et la revendication néolibérale bruyante du "moins d'Etat", de la flexibilité des salaires (qui signifie baisse générale des salaires, sauf pour qui l'on sait !), de la hargne contre la fiscalité, et l'atteinte aux niveaux de retraite, le monopole de l'économique sur le politique.

Cette domination totalitaire de la finance sur la production de biens réels, sur la politique, la société, l'individu, la nature s'appuie sur une mainmise, entre autres, de l'enseignement universitaire, à la fois par la réduction de l'économie politique à un économisme primaire consistant essentiellement, pour ne pas dire exclusivement, en modèles mathématiques

¹² Op. cit., p.307.

¹³ «Nous sommes ici au cœur de l'idéologie de la globalisation, telle que pratiquée depuis les entreprises coloniales de certains Etats européens partis à la conquête du monde, sous prétexte d'assurer le bonheur de l'humanité.» Georges Corm, *Le nouveau gouvernement du monde. Idéologies, structures, contre-pouvoirs*, p.281

¹⁴ Georges Corm, *op.cit.*, p.14.

¹⁵ *Op.cit.*, p.45.

déconnectés des réalités humaines, et par l'affaiblissement des sciences sociales en général, de la philosophie, face aux Hautes Ecoles économiques.

«Ainsi en l'espace de quelques décennies, l'école de commerce sous son appellation plus noble d'école de gestion des affaires est devenue le cœur du développement de la culture mondialisée dans sa version néolibérale. La bonne vieille culture de la social-démocratie à l'européenne a été anéantie pour les nouvelles générations, attirées par la facilité de trouver un emploi bien rémunéré, au moment même où les perspectives de carrière se refermaient progressivement pour les diplômés en sciences humaines et sociales –de plus en plus soumis à la précarisation.»¹⁶

L'économisme s'est également approprié le langage :

«Tout vocabulaire qui n'est pas aligné sur les mots clés de la nouvelle doctrine est écarté de façon systématique de tout texte écrit ou de toute rhétorique orale. La force de cette bureaucratie [...], c'est le langage, les concepts, les vocabulaires nouveaux qu'elle a créés, qui visent à homogénéiser toutes les cultures politiques et économiques dans un même moule stéréotypé.»¹⁷

«Un même langage et une même culture unissent les bureaucraties agissantes qui désormais gouvernent le monde. Le modèle que suit inconsciemment cette bureaucratie est bien celui de la "ploutocratie américaine [...]"»¹⁸

C'est toute une toile de complicités qui s'est mise en place entre les grands médias, les recensements des livres (rarement une place est faite à ceux qui critiquent le néolibéralisme), entre les bureaucraties des banques et les sociétés multinationales. Ce pouvoir, comme tout pouvoir totalitaire, opère (jusqu'à son effondrement) une fascination. Corm dresse une liste de ces objets de fascination : le langage de la bureaucratie, la "storytelling", la transparence, les notions de durabilité et de soutenabilité, l'attraction des Etats-Unis pour le modèle impérial, pays phare de la modernité. Tout cela, de manière plus que navrante, développe une misère de la pensée des décideurs.¹⁹

¹⁶ *Op. cit.*, p.132.

¹⁷ *Op.cit.*, p.163.

¹⁸ *Op.cit.*, p.175.

¹⁹ «Qu'il me soit permis à ce sujet, celui du temps de réflexion dont peut disposer un "décideur", de faire part de mon expérience personnelle. Je me suis en effet souvent demandé quand les grands de ce monde pouvaient trouver le temps de réfléchir et de s'informer vraiment des complexités du monde. Dans mes fonctions ministérielles au Liban, j'ai éprouvé moi-même la difficulté de trouver ce temps de réflexion, tant un ministre (comme ,dans un autre registre, un dirigeant de multinationale ou d'une agence des Nations unies) doit sans cesse se déplacer pour participer à des rencontres aux quatre coins du monde, en même temps qu'il doit signer nombre de décisions importantes, préparer ou faire préparer ses discours, assister au Parlement aux réunions de commissions et d'assemblée plénière, ou à celle des organismes régionaux ou internationaux dont fait partie son Etat –et s'occuper quand même un peu de sa famille. En fait, pris dans un tel maelström quotidien, les membres du pouvoir mondialisé n'ont en pratique aucune possibilité de réfléchir et sont inévitablement prisonniers des derniers clichés à la mode dans le monde simplifié du néolibéralisme.

Après cette analyse sans concession, dont nous n'avons donné qu'un bref résumé, G. Corm examine les possibles formes de changement : des organisations réformistes (fondées par d'anciens membres du pouvoir mondialisé), des valeurs religieuses, quand elle ne sont pas instrumentalisées par le pouvoir économique et politique²⁰ et l'éthique sociale qui leur appartient peuvent être un contre-pouvoir. Mais tout cela semble bien faible face au Moloch. Denis de Rougemont parlait en son temps d'une pédagogie de la catastrophe ; Corm, lui, cite le journaliste américain, William Greider, qui estime que le système économique mondialisé «*subira vraisemblablement une série d'événements terribles –de calamités dévastatrices de nature économique sociale ou environnementale - avant que le bon sens ne puisse triompher*»²¹. Notre auteur n'est guère plus optimiste, surtout face à la constatation du peu de poids qu'ont quelques décideurs politiques courageux qui tentent de résister au pouvoir des grandes banques internationales.

La conclusion de ce livre me semble d'une étrange actualité. G. Corm ne souhaite pas la révolution, car, «*Les révolutions ont toujours entraîné un cortège de souffrance, de destructions et d'arbitraire*», mais en même temps, il constate de manière réaliste qu'elles n'éclatent que «*lorsque toutes les voies de réformes substantielles demeurent obstinément fermées*»²².

L'auteur souligne le caractère imprévisible de l'histoire dans laquelle «*souvent, l'étincelle qui met le feu aux poudres ne vient pas d'un événement spectaculaire, comme la crise de 2008-2009, mais d'une suite d'événements apparaissant peu importants sur le moment, voire inaperçus*»²³. (Qui aurait prévu que l'immolation d'un homme par le feu en Tunisie allait déclencher un mouvement de révolution qui laisse ouvert tant de possibles et d'inconnues ?)

Comme dans toute bonne conclusion, Georges Corm, dans cet ouvrage remarquable par son recul historique, la profondeur et l'objectivité de ses analyses, son langage toujours clair, évitant tout jargon, ouvrage nécessaire donc pour comprendre le monde dans lequel nous vivons, ouvre la réflexion par l'affirmation de quelques-unes des valeurs qui lui paraissent essentielles

«S'il n'est pas question de valoriser à l'extrême le modèle d'Etat-nation, on ne peut non plus abandonner le principe premier qui a été à son origine, à savoir le désir d'une collectivité humaine d'être maître de son destin par des mécanismes de représentations de ses membres et le contrôle des actes de ses dirigeants élus afin d'assurer leur conformité à l'intérêt de la collectivité et de tous ses membres.»²⁴

*«Aussi, je ne peux en conclusion que renouveler et étendre l'appel sur lequel j'avais déjà conclu un précédent ouvrage (N.B: il s'agit de *La Question religieuse au XXIe siècle*) : "Républicains et Justes de tous les pays, de toutes les ethnies, de toutes les religions et de tous les horizons académiques, unissez-*

Quand on songe à ce contexte ubuesque dans lequel évoluent les décideurs, il est vraiment miraculeux que le monde n'aille pas plus mal.» *Op. cit.*, p.199.

²⁰ Voir, Georges Corm, *La question religieuse au XXIe siècle. Géopolitique et crise de la modernité*, La Découverte, Paris, 2006. Edition de poche, La Découverte/Poche, 2007.

²¹ Cf. *op. cit.*, p. 259

²² *Op. cit.*, p.275.

²³ *Op. cit.*, p.276.

²⁴ *Op. cit.*, p.286.

vous !“ Ce n’est qu’ainsi que les espaces où nous vivons pourront retrouver la cohérence, le calme et le parfum des terroirs qu’il faut désormais repenser et reconstituer.»²⁵

Compte rendu © Michel Cornu
www.contrepointphilosophique.ch
Rubrique Bibliothèque
20 février 2011

²⁵ *Op. cit.*, p.288.